

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Page 389 comporte une numérotation fautive: p. 339.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

TROISIÈME PARTIE

XVII

OU MAITRE DU TAILLIS, ALIAS LA BRUYÈRE, DEVIENT
INTÉRESSANT.

Selon sa promesse, Claude Aubryot, se servant de son sauf-

guerre dure seulement trois mois, je serai riche et je pourrai me retirer dans ma famille avec une honnête aisance gagnée à la sueur de mon front.

— Ainsi, c'est convenu ?

— Je vous le jure sur l'honneur ! répondit-il majestueusement.



Le page se retourna vivement, essaya de découvrir la cause de ce bruit insolite, mais il ne put y parvenir.

conduit, fit traverser le camp à Du Taillis ou La Bruyère.

— Maintenant écoute-moi bien, lui dit-il lorsqu'ils se trouvèrent hors de la tranchée et à deux portées de fusil à peine de la porte Saint-Antoine ; tu vois que je tiens scrupuleusement mes promesses ; il est probable qu'avant peu tu recevras pour le duc de Rohan une mission semblable à celle que tu viens d'accomplir ; fais bien attention de me venir trouver avant de voir le duc, sinon, il t'en cuirait.

— Oh ! n'ayez peur ! je ne suis pas si niais que j'en ai l'air, mad... c'est-à-dire, mon cher ami Claude Aubryot ; le métier que je fais est bien trop lucratif pour que je m'en dégoûte ; si la

Le page haussa les épaules et lui tourna le dos.

La Bruyère prit sa course vers Montauban.

Quant à Claude Aubryot il rentra dans le camp, remonta à cheval et se rendit le plus promptement possible à Piquecos où était le quartier du roi.

Là il se fit indiquer la maison occupée par l'évêque de Luçon, se présenta à la porte de cette maison et demanda le père Joseph en faisant un signe convenu sans doute, car le valet auquel il s'adressait le salua respectueusement, appela un de ses camarades pour garder le cheval du page et introduisit le jeune homme dans l'intérieur de la maison.

XVIII

COMMENT LES PROTESTANTS FIRENT ENTRER UN RENFORT
DANS MONTAUBAN

Le père Joseph était en train d'écrire lorsque le jeune homme se présenta. Il laissa tomber sa plume, le regarda d'un air narquois et lui dit avec ce sourire froid qui lui était particulier :

— Ah ! c'est vous, mon enfant, soyez le bienvenu. Je croyais avoir mal entendu et que l'on s'était trompé en vous annonçant.

— Pourquoi donc cela, mon père ? répondit le page en fronçant légèrement le sourcil.

— Mon Dieu, je ne sais, une de ces idées qui traversent parfois le cerveau et dont on serait fort empêché de rendre compte. Mais je reconnais qu'on ne s'était pas trompé et j'en suis heureux ; il y a longtemps que nous nous sommes vus, à ce qu'il me semble ?

— N'a-t-il pas été convenu, mon père, que pour éviter d'éveiller les soupçons, je n'aurais l'honneur de me présenter devant vous que lorsqu'il le faudrait absolument et que j'aurais à vous communiquer quelque importante nouvelle ?

— C'est vrai, mon enfant, je le reconnais. Ainsi, vous avez aujourd'hui une importante nouvelle à me communiquer, mon enfant, reprit le moine de son même ton goguenard.

— Oui, mon père, fit le jeune homme, pourvu toutefois que vous soyez disposé à l'entendre, ce dont je doute fort à la façon dont vous me faites l'honneur de me recevoir.

Le moine se redressa comme si un serpent l'eût piqué ; mais se remettant presque aussitôt :

— Excusez-moi, mon enfant, dit-il, je suis fort préoccupé en ce moment ; les affaires du roi, je ne sais si vous le savez, sont loin d'aller bien ; les rebelles opposent une résistance désespérée et le découragement commence à se mettre parmi nos troupes.

— Si ce que je viens vous annoncer, mon père, avait précisément rapport à ce que vous me dites ?

— Il serait possible ?

— Pourquoi non ?

— Oh ! s'il en est ainsi, parlez, mon enfant, parlez vite, je suis tout disposé à vous entendre.

Le moine se leva alors, enferma dans un tiroir ses brouillons ratés, et s'approcha du jeune homme.

— Voyons, mon cher enfant, de quoi s'agit-il ? parlez, parlez vite ; j'ai hâte de connaître vos bonnes nouvelles.

— Ai-je dit qu'elles fussent bonnes ? murmura le jeune homme d'un air narquois.

— Hélas ! mon pauvre enfant, si mauvaises que soient les nouvelles qu'on nous apporte, elles vaudront toujours mieux que ce que nous savons. Ainsi, vous pouvez parler sans crainte.

— Vous dites donc que vous vous trouvez en mauvaise situation ?

— Tellement mauvaise qu'elle ne peut empirer.

— Oh ! oh ! voilà qui me paraît bien sérieux ; vous vous découragez bien vite, il me semble.

— Non, je ne me décourage pas, je vois seulement la situation telle qu'elle est ; ce que je vous dis est l'expression de ma pensée ; les protestants sont en excellente situation ; nous, grâce aux sottises que l'on n'a cessé de commettre depuis le commencement du siège, nous en sommes aujourd'hui réduits à ne plus savoir que faire.

— Eh bien, mon père, si vous payez cher les espions que

vous employez, je vous conseille de les changer pour en prendre d'autres, car ceux-ci vous volent votre argent.

— Que voulez-vous dire ?

— Ooï ! vous êtes en mauvaise situation, dites-vous, et bien ! sachez que celle des assiégés est encore pire que la vôtre.

— Expliquez-vous ?

— Les assiégés sont à bout de ressources ; les hommes leur manquent ; ils n'ont plus ni vivres, ni munitions ; ils implorent en ce moment à cor et à cri un secours de leurs cordellionnaires.

— Vous avez les preuves de ce que vous avancez ?

— Les voici. Je les ai achetées à l'homme chargé de les porter ; elles m'ont coûté cher, c'est vrai, mais cela importe peu. Voici d'abord la copie textuelle d'une lettre écrite par messieurs de La Force et d'Orval au duc de Rohan. Lisez.

Le capucin prit avidement la lettre et la dévora plutôt qu'il ne la lut.

Au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, on voyait se refléter sur son visage les divers sentiments qui l'animaient.

— Ah ! dit-il avec une expression impossible à rendre, lorsqu'il eut terminé la lettre, ils sont donc mal en point, eux aussi !

— Attendez ! dit le page. Si je n'avais eu à vous annoncer que ces nouvelles, je n'aurais pas couru douze heures à franc étrier pour venir vous la donner.

— Qu'avez-vous donc à m'apprendre encore ?

— J'ai à vous prier de lire cette seconde lettre, qui complète la première ; vous jugerez après si les nouvelles que je vous donne sont de celles dont on doit se railler.

— Oh ! oh ! fit le moine, dont les regards lançaient des lueurs étranges, qu'est-ce, ceci encore ?

— Lisez, reprit le jeune homme.

Le père Joseph prit la lettre que lui présentait le jeune homme, et il la lut avec les marques de la plus vive satisfaction.

— En effet, dit-il au bout d'un instant, voici une nouvelle grave ; elle est de la plus haute importance. J'ai eu tort, j'en conviens franchement, de vous parler ainsi qui je l'ai fait. Vous êtes bien véritablement un sujet dévoué du roi.

— Non ! s'écria le page dont tous les traits se crispèrent, vous vous trompez, mon père, je suis une... il hésita... une créature qui se venge, reprit-il enfin.

— Et que nous importe ! fit le capucin avec une joie sinistre, si cette vengeance profite au bien de l'État ! Vous pouvez tout nous demander maintenant.

— Meroi, je n'y manquerai pas. Avec ces deux lettres, mon père, vous tenez entre vos mains le salut ou la perte de l'armée royale. C'est à vous de prendre vos précautions en conséquence. Si le secours est taillé en pièces, les assiégés seront forcés de se rendre ; si au contraire il pénètre dans la ville...

— Eh bien demanda le moine en voyant que le jeune homme s'arrêtait.

— Eh bien ? vous serez forcé d'avoir recours à moi, car je deviendrai votre seul espoir pour vaincre la résistance des rebelles, et livrer au roi les portes de la ville.

— Ne m'aviez-vous pas dit que vous amèneriez le comte du Luo ?

— Peut-être y aurais-je réussi, mais, maintenant, cela est inutile.

— Pourquoi donc ?

— Vous n'avez pas bien lu la seconde lettre que je vous ai remise ou vous ne vous rappelez plus ce qu'elle contient, voyez les noms des deux officiers qui doivent se jeter dans Montauban avec le secours.

— De Beaufort, du Luo de Mauvers... Ah ! je comprends.

— Oui, vous comprenez, n'est-ce pas, que maintenant qu'il vient de lui-même au-devant de vos coups, c'est à vous à faire le reste.

— Ni lui, ni aucun de ceux qui auront la témérité de le suivre ne nous échapperont, je vous le jure.

— J'y compte, car en somme, cela vous intéresse plus que moi. Vous jouez trop gros jeu dans cette partie pour ne pas essayer par tous les moyens de la gager.

— Et vous, mon enfant, que demandez-vous pour le service immense que vous nous rendez ?

— Moi !... je ne demande rien.

Le moine lui jeta un regard en dessous.

— Rien ?... répondit-il, c'est trop cher.

— Tel est cependant le prix que j'exige. Lorsque vous serez maîtres de Montauban, et maîtres par moi, alors, mais seulement alors, nous réglerons nos comptes, mon père. Cela vous convient-il ainsi ?

— Il le faut bien, puisque vous l'exigez.

— Oui, mon père, je l'exige.

— Eh bien, soit ! mon enfant. Lorsque l'heure arrivera de régler nos comptes, ainsi que vous le dites, vous ne regretterez pas, je l'espère, d'avoir fait crédit au roi ; il saura magnifiquement récompenser votre dévouement.

— Alors, merci et adieu, mon père.

— Vous partez ?

— A l'instant, ne faut-il pas que je me rende auprès de mon noble maître, monsieur le comte du Luo de Mauvers ?

— C'est vrai ! j'avais oublié que vous êtes son page.

Le jeune homme quitta la chambre.

Le moine le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût refermé la porte derrière lui.

— Voilà un de ces instruments beaucoup trop intelligents, dit-il, et qui doivent être brisés sans hésitation dès qu'ils deviennent inutiles, et, maintenant, hâtons-nous de nous rendre auprès de Sa Grandeur, monseigneur l'évêque de Luçon.

Cependant le jeune homme était remonté à cheval ; sans s'arrêter à aucun endroit, il quitta le quartier du roi et prit au galop la route de Saint-Antonin, où il arriva, rompu de fatigue à la vérité, mais sans avoir fait aucune fâcheuse rencontre sur son chemin.

A Saint-Antonin tout était en mouvement.

Les troupes composant le secours y étaient arrivées le matin même.

Partout, dans les rues, sur les places, dans les carrefours, on ne voyait que des bivacs de soldats mangeant, buvant, jouant ou dormant.

Les habitants de la ville ne savaient plus auquel entendre, tant ces hôtes indiscrets s'étaient emparés de leur paisible cité et s'y conduisaient en maîtres, absolument comme si elle eût été prise d'assaut.

Le comte du Luo ne remarqua pas plus le retour de son page qu'il ne s'était probablement aperçu de son absence.

Il était en ce moment accablé d'affaires tellement sérieuses qu'il ne lui restait pas un instant pour s'occuper des siennes.

Mais le capitaine Vatan s'était aperçu, lui, de ce retour ; les absences mystérieuses du jeune homme commençaient à lui paraître louchées ; les raisons qu'il en donnait ne le satisfaisaient point. Il commençait à revenir sur le compte du page et à l'observer sans en avoir l'air.

Il avait communiqué ses soupçons à Clair-de-Lune et à Double-Épée ; ceux-ci s'étaient joints à lui pour ne pas perdre désormais le page malgré un seul instant de vue.

Le capitaine s'était bien gardé de dire un mot de tout cela au comte du Luo. Il connaissait trop bien son ami pour risquer une telle confiance.

Les onze enseignes de gens de pied, destinées à porter secours à Montauban étaient entièrement composées de vieux soldats des guerres civiles, aguerris aux coups de main.

M. de Beaufort avait distribué sa troupe en trois corps de quatre cents hommes chacun.

Le premier était commandé par lui ; le second par M. de Saint-Amand, un vieux et brave chef de partisans, d'un dévouement à toute épreuve et sur lequel on pouvait compter ; le troisième enfin, formé pour la plus grande partie des recrues de Vatan et de Clair-de-Lune avait été placé sous les ordres de M. le comte du Luo de Mauvers.

M. de Beaufort était un soldat aussi expérimenté que prudent ; il connaissait trop les choses de la guerre pour supposer que le secret d'un conseil où vingt personnes au moins avaient assisté pût être bien gardé.

Il dressa donc son plan en prévision que les troupes royales eussent été prévenues de l'entreprise que méditaient les protestants sur Montauban.

En cela il eut raison ; ce fut ce qui sauva la plus grande partie des troupes.

Le roi avait été averti par M. de Richelieu de l'entreprise qui se tramait. Aussi, depuis plusieurs jours déjà, les troupes attendaient le secours pour l'empêcher de passer.

MM. de Chouveau, de Vendôme et de Schomberg avaient même tenté de prévenir son arrivée en allant s'embusquer dans la forêt de Grésine, où ils espéraient le détruire, mais ils n'aperçurent rien et furent contraints de revenir au camp.

M. le duc d'Angoulême, avec la cavalerie légère et des forces suffisantes s'était placé entre Castes et Lombez pour intercepter le passage.

M. de Beaufort, afin d'inquiéter ses ennemis et de leur donner le change, se présenta successivement de plusieurs côtés, comme s'il voulait forcer les lignes de l'armée royale.

Il recommença si souvent le même manège que son stratagème finit par réussir.

Les soldats de l'armée royale, fatigués de ces marches et de ces contre-marches continuelles sans but apparent, en arrivèrent à se persuader que la nouvelle qu'on leur avait donnée était fautive ; que le duc de Rohan n'avait aucunement l'intention de faire entrer un secours dans Montauban ; que tout ce que faisaient les religionnaires n'avait d'autre but que celui de fatiguer l'armée en la tenant constamment en éveil ; de l'obliger ainsi à donner quelque répit aux assiégés, répit dont ceux-ci profitaient pour réparer leurs murailles et consolider leurs travaux de défense.

Lorsque M. de Beaufort, que ses espions servaient bien, fut avisé que l'on ne croyait plus à l'existence du corps de secours, il se résolut alors à tenter l'entreprise.

L'ordre du départ fut aussitôt donné.

Pour mieux donner le change aux troupes royales, M. de Beaufort avait fait rétrograder ses enseignes jusqu'à Castres, où il se tenait, l'œil et l'oreille au guet, comme un chat qui guette.

Après avoir pris les derniers ordres du duc de Rohan et après avoir eu un long et sérieux entretien avec lui, M. de Beaufort quitta Castres avec toutes ses troupes une heure après le coucher du soleil.

Officiers-généraux et bas officiers, tout le monde était à pied.

La troupe marcha pendant la nuit tout entière, la matinée du lendemain, et arriva à Lombes à une heure environ après-midi.

Elle n'avait pas laissé un traînard en arrière, mais les soldats accablés de fatigue par une marche de dix-huit heures faite à travers des chemins presque impraticables, ne pouvaient aller plus loin.

M. de Beaufort se résolut donc à séjourner jusqu'au lendemain soir à Lombes.

Il quitta la ville à la tombée de la nuit, passa la rivière du Tarn, au gué de la Grève, marcha toute la nuit, et après une halte de trois heures seulement, il poussa sur Saint-Antoine qu'il atteignit vers cinq heures du soir.

Par un prodige inouï, incompréhensible, cette marche si longue, faite à travers un pays découvert, au milieu de détachements ennemis qui sans cesse le sillonnaient de tous les côtés, fut effectuée non-seulement sans coup férir, mais encore sans que ces ennemis se doutassent de son passage.

Par les soins de M. de Pénavère, des vivres et des rafraîchissements avaient été préparés à l'avance.

Les troupes campèrent sous les murs de la ville, et se reposèrent jusqu'au lendemain soir. Il fallait des troupes dès longtemps aguerries et surtout des montagnards pour accomplir d'aussi prodigieuses marches, sans semer leur chemin de traînard et sans avoir ni un blessé, ni un malade.

Un dernier conseil fut tenu à Saint-Antoine entre les officiers commandant l'expédition, auxquels s'était joint M. de Pénavère qui avait résolu, lui aussi, d'entrer dans Montauban. On fit venir les guides que l'on avait retenus, et, après les avoir minutieusement interrogés, un peu après le coucher du soleil, l'ordre du départ fut donné.

Le secours se mit silencieusement en marche. Cette fois il allait accomplir sa dernière étape et se jeter dans Montauban en tournant les attaques royales.

On marchait déjà depuis deux heures, lorsque le capitaine Vatan qui, avec Clair-de-Lune et quelques-uns de ses partisans, battait l'estrade à cinq cents pas environ en avant de la colonne, après avoir passé un gué beaucoup plus rapide et beaucoup plus profond qu'il ne s'y attendait, faillit donner au milieu d'une embuscade royale.

Le capitaine eut à peine le temps de se rejeter en arrière ; mouvement qu'il réussit à exécuter sans être aperçu des sentinelles ennemies ; comme il remarqua que les guides, au milieu du désordre occasionné par cette retraite précipitée essayaient de s'enfuir, il les fit saisir et garrotter, puis il rejoignit au pas de course le gros de la troupe.

Le capitaine informa aussitôt M. de Beaufort de ce qui venait de se passer.

La colonne fit halte ; on expédia des coureurs de divers côtés ; bientôt on acquit la certitude que les guides trahissaient ; que la direction qu'ils faisaient suivre était mauvaise, et que si le capitaine Vatan ne s'était pas avisé d'éclaircir la route, moins d'une heure plus tard on serait tombé au plus épais de l'un des corps de l'armée de soutien, commandée par M. le duc d'Angoulême.

Sur l'ordre de M. de Beaufort, le détachement fit demi-tour et reprit son campement de Saint-Antoine.

Cette mesure était exigée par la stricte prudence ; c'eût été s'exposer à être infailliblement taillé en pièces que de s'obstiner inconnu et à si courte distance des lignes royales que l'on voulait tourner

A peine les troupes furent-elles campées de nouveau, que M. de Beaufort fit comparaître les guides devant lui, et, après leur avoir reproché leur trahison, il donna l'ordre qu'ils fussent pendus, ce qu'on exécuta à l'instant même, malgré leurs supplications.

M. de Beaufort, résolu à ne pas s'exposer de nouveau à pareille aventure, expédia un espion à M. le comte d'Orval, afin de l'aviser de ce qui se passait et de lui demander un guide.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que l'on reçut aucune nouvelle de l'espion. Enfin, le troisième jour, vers cinq heures de l'après-dîner, cet homme reparut. Il amenait avec lui un guide que M. le comte d'Orval envoyait à M. de Beaufort.

L'ordre du départ fut donné pour le soir même, après le coucher du soleil ; chacun se mit en mesure pour être prêt à l'heure dite.

Tout en flânant comme un découvert à travers le camp, et regardant curieusement ce qui se passait autour de lui, le guide qui n'avait rien de mieux à faire, rencontra par hasard Claude Aubryot qui était assis nonchalamment près d'un feu de bivac, où il attendait son maître, retenu en ce moment, ainsi que les autres officiers, auprès du chef de l'expédition.

En apercevant le guide, le page réprima un geste de surprise, jeta un regard sournois autour de lui, et assuré que personne ne pouvait ni le voir, ni l'entendre, il se leva, fit un signe au guide de le suivre sans affectation, et il s'enfonça dans un épais taillis qui se trouvait à quelques pas de là et où le guide entra à sa suite.

— Eh ! quo fais-tu donc là, ami La Bruyère ? lui demanda le jeune homme avec ce ricanement narquois dont il avait l'habitude, je te croyais à Montauban ?

— J'y étais, répondit sentencieusement l'ex-valet, mais ces messieurs de la religion ont eu besoin de moi ; je me suis à nouveau dévoué pour les servir.

— C'est très-beau cela, répondit le page avec une feinte admiration ; combien te rapporte ce magnifique dévouement ?

— Oh ! pas cher ! s'écria le valet avec un geste de mépris ces parpaillots sont si ladres !

— Mais enfin, si peu que ce soit, ils t'ont donné quelque chose ?

— Peu ! cent pistoles à peine.

— Eh ! mais c'est très-beau cela ; il me semble que du temps de ton ancien maître tu n'avais pas de pareilles aubaines.

— C'est vrai, mais j'avais de l'agrément, je pouvais dormir tout mon saoul ; maintenant, hélas ! les soucis m'empêchent de dormir ; ce n'est pas que le sommeil ait fui mes paupières, loin de là !... C'est qu'on ne veut plus me laisser dormir.

— Oui, mais en revanche, soit dit entre nous, tu gagnes, sans grande difficulté, des sommes assez rondes.

— Ah ! dame, après tout, il faut bien que l'un compense l'autre.

— C'est juste. Ainsi tu t'es engagé à faire entrer le secours dans Montauban ?

— Mon Dieu ? oui, pas autre chose.

— Et l'on te donne cent pistoles pour cela ?

— Je vous l'ai dit.

— Eh bien ! à ces cent pistoles, veux-tu en ajouter cent autres ?

— Belle question ! certainement je le veux, surtout si ce n'est pas difficile ?

— Difficile, allons donc, c'est la chose la plus facile du monde.

— Alors, tope ! je suis votre homme. De quoi s'agit-il ?

En ce moment un bruit assez fort se fit entendre dans les taillis.

Le page se retourna vivement, essaya de découvrir la cause de ce bruit insolite, mais il ne put y parvenir.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

ou

EXILI L'EMPOISONNEUR

I

UN TRIPOT SOUS LOUIS XIV

C'était le mercredi 15 novembre de l'an de grâce 1665. Ce soir-là, il y avait petit souper et grande compagnie, rue Vieille-du-Temple, chez La Vienne, le baigneur à la mode, l'étuviste en renom, le barbier du monde élégant.

Les Parisiens du temps présent, qui s'imaginent avoir atteint jusqu'aux dernières limites de la civilisation et du « confort, » parce qu'ils ont créé des « tavernes » et certains autres docks de la galanterie à bon marché, auront sans doute besoin que nous leur expliquions ce que l'on entendait par « barbier, » par « étuviste » et par « baigneur, » dans la première moitié du règne de Louis XIV.

Au dix-septième siècle, les bains chauds, nommés étuves pour la bourgeoisie et pour les gens de bas étage, existaient dans la capitale en plus grand nombre qu'aujourd'hui.

On comptait aussi par la ville une quantité d'auberges et d'hôtelleries pour toutes les conditions, puis quelques hôtels garnis magnifiquement meublés, mais en très minime proportion.

Ces hôtels étaient principalement à l'usage de personnages de la haute noblesse qui ne faisaient pas partie de la cour et qui n'avaient à Paris aucune propriété.

Pour ceux de cette classe qui en possédaient, pour les grands seigneurs directement attachés à la maison royale, on rencontrait encore un ou deux établissements d'un genre particulier, qu'il est fort difficile de définir, parce qu'il n'y en a plus de semblables.

Ces établissements étaient ordinairement tenus par des hommes experts dans tout ce qui concernait la toilette, et renommés pour leur habileté à coiffer les cavaliers et les dames.

Les barbiers et les baigneurs ne formaient alors qu'une seule et même profession ; ils étaient constitués en corporation, sous le titre de « barbiers-étuvistes ; » mais le maître de la maison dont nous parlons et qu'on nommait le « baigneur » par excellence, n'était point soumis aux règlements de cette corporation.

Il exercait son état par un privilège spécial émané d'un prince lui-même ou d'un des plus grands dignitaires de l'État.

On se rendait chez lui pour différents motifs.

D'abord, par raison de santé et de propreté ; c'était là, en effet, que l'on prenait les meilleurs bains, les bains épilatoires, les bains mêlés de parfums et de cosmétiques, par lesquels on donnait plus de vigueur au corps, plus de douceur à la peau, plus de souplesse aux membres.

Cette maison était pourvue de domestiques réservés, discrets, adroits.

On s'y renfermait la veille d'un départ ou le jour même d'un retour, afin de se préparer aux fatigues qu'on allait éprouver, ou pour se remettre de celles qu'on avait essayées.

Voulaient-ou disparaître un instant du monde, fuir les importuns et les ennuyeux, échapper à l'œil curieux de ses gens, on allait chez le baigneur ; on s'y trouvait servi, fêté, choyé ; on s'y procurait toutes les jouissances qui caractérisent le luxe ou la dépravation.

Le maître et tous ceux qui étaient sous ses ordres devaient à vos gestes, à vos regards si vous vouliez garder l'incognito, et tous ceux dont vous étiez entouré et dont vous étiez le mieux connu paraissaient ignorer jusqu'à votre nom.

Votre entrée et votre séjour dans ce lieu mystérieux étaient comme un secret qui ne se révélait jamais.

Pourtant l'établissement de La Vienne était tellement étendu et si adroitement distribué en corps de logis séparés, que la présence de ces hôtes bruyants ou coupables ne pouvait être soupçonnée du dehors ; un calme profond régnait aux alentours.

Donc, au moment où s'ouvre le drame que nous essayons de conter, on venait de souper chez La Vienne ; les flacons avaient fait fureur, les cartes faisaient rage.

Autour de la table, où l'or étincelait par poignées, croisant sa lumière sauve aux rayonnements des girandoles chargées de bougies de cire roses, se pressait toute une cohue d'individualités fort différentes en apparence, mais qui ne mettaient nul scrupule à se coudoyer dans la fraternité de l'ivresse : officiers de fortune, financiers d'églises, gentilshommes de brélan, comédiennes de la cour, de la ville, du théâtre...

M. de Sainte-Croix, capitaine au régiment de Tracy-Cavalerie, tenait le jeu contre-maître Hanyvel, seigneur de Saint-Laurent et receveur général du clergé de France.

Le chevalier Gaudin de Sainte-Croix avait fait à l'armée ses preuves de bravoure ; ses preuves d'esprit et d'enjouement étaient faites depuis longtemps dans les salons de la capitale.

On connaissait peu sa famille, que d'aucuns assurent originaire de Montauban, et des plus humbles ; on connaissait encore moins son patrimoine, mais il se prétendait de grande maison, et ses façons venaient à l'appui de son dire. L'argent lui glissait aussi facilement hors de la main que l'épée hors du fourreau.

Au demeurant, c'était un cavalier d'environ trente-cinq ans de belle mine et de conversation agréable, lettré, poli, prodigue, tout prêt à se prendre d'amour, jaloux jusqu'à la fureur, fût-ce d'une courtisane, et entrant dans un dessein de pitié avec la même passion que dans une partie de plaisir.

Ses habits jouissaient de la meilleure réputation d'élégance, ses plumes étaient irréprochables et la fraîcheur de ses canons répondait pour lui.

On ne lui en demandait pas davantage dans une société qui avait vu Monsieur couper l'escarcelle des bourgeois sur le Pont-Neuf, et qui devait voir rouer en Grève le comte de Horn, convaincu d'avoir assassiné un agioteur dans la rue de Venise.

Pour l'instant, M. de Sainte-Croix était en veine.

L'argent du financier Hanyvel avait passé de son côté et s'arrondissait en tas devant lui.

Mais le chevalier restait stoïque devant le gain comme devant la perte.

Il n'en était pas de même de son adversaire : M. le receveur général du clergé de France avait perdu trois cents pistoles et criait comme pour un million.

— Voulez-vous que je prenne votre place, Hanyvel ? demanda le jeune marquis de Rubentel.

— Non pas, vraiment, répondit le financier. Quand je devrais vider tous les coffres de nos seigneurs les évêques des États de Languedoc, je veux savoir jusqu'où ira le bonheur du chevalier.

— Mon Dieu, fit négligemment celui-ci, j'avais besoin de quelques milliers d'écus pour mes bonnes œuvres, je ne pouvais mieux m'adresser qu'à la caisse générale du clergé.

— Chevalier, dit la marquise de Soubiran, prêtez-moi donc cinquante pistoles pour tonir contre vous !

— Les voici, marquise ; mais prenez garde, elles vont me revenir...

— Si elles vous reviennent, je les suivrai fit résolument, la jeune femme.

— Doubions-nous l'enjeu ? demanda Hanyvel.

— Volontiers. Seulement, je vous prévins de ceci, messieurs : il est dix heures ; dans une heure, je quitte la partie : j'ai rendez-vous quelque part.

— Un rendez-vous ! s'écria la Mariette Zambolini, de la Comédie-Italienne ; gageons que c'est avec l'une de ces pies-grièches de l'hôtel de Bourgogne !

— A moins que ce ne soit avec l'une de ces sautoirilles du théâtre de la Foire, riposta mademoiselle Aurore de Boisrosé, tragédienne ordinaire du roi.

La Zambolini envoya à la tête de la Boisrosé un verre que Sainte-Croix attrapa au vol.

— Tout beau, mes amoureuses ! commanda-t-il ; vous faites tant de bruit que l'on n'entend pas perdre M. Hanyvel.

— Il a donc encore perdu ? s'exclama la blonde Aurore.

— Pardieu ! grommela le financier d'un air de mauvaise humeur, le chevalier a trop de chance pour ne pas avoir dans sa poche un morceau de la corde avec laquelle il sera un jour pendu.

— Donne-moi ma part, dit mademoiselle Aurore.

— Nous étions donc de moitié ?

— Certainement, puisque tu as gagné.

La marquise de Soubiran, se pencha à l'oreille de la présidente d'Embermesnil, laquelle était en train de ruiner un surintendant des gabelles, et murmura :

— Ces « histrionnes » me font pitié ! Elles se donneraient pour un écu !

— Vous nous faites bien plus de pitié, répliqua la Zambolini, qui avait entendu, vous vous donneriez pour rien !

Le mot fit tumulte.

Les grandes dames se levèrent pour protester de bec et d'ongles.

Les comédiennes se préparèrent à les charger.

Rubentel et quelques autres se jetèrent entre les deux troupes, tandis que Sainte-Croix lançait sur le parquet une ou deux poignées de pistoles.

Grandes dames et comédiennes oublièrent leur querelle pour se ruer à la curée.

Cependant la partie continuait. Les hommes buvaient, les femmes riaient. Tout en continuant son jeu avec une adresse sans pareille, Sainte-Croix parlait.

La fortune s'acharnait contre le financier ; le capitaine gagnait sans casse.

Tout à coup il s'arrêta, et regardant successivement sa montre et les cartes :

— Vous avez encore perdu, Hanyvel, et voici qu'il me faut me retirer...

— Double ! insista le receveur.

— Double ! répéta Sainte-Croix, bien que ce fût intervertir les rôles.

Le chevalier gagna.

— Double ! disait Hanyvel d'un ton de mauvaise humeur.

— Quitto ou double, si vous voulez, répondit son adversaire. Je vous assure qu'il faut que je m'en aille.

— Voilà un beau joueur ! murmuraient les hommes.

Les femmes ne disaient rien, mais le chevalier et ses écus étaient mitraillés de regards.

Mais, cette fois, la chance tourna.

Le chevalier perdit.

— Bonsoir, messieurs, dit-il froidement.

Et poussant vers Hanyvel les montagnes d'or qui, pendant toute la soirée, n'avaient cessé de s'amonceler devant lui, il se leva et commanda à un valet de lui apporter son chapeau et son épée.

Le financier se vautrait dans ses écus en jubilant.

— Je savais bien, disait-il, que le proverbe ne pouvait mentir.

— Quel proverbe ? fit Sainte-Croix en bouclant son ceinturon.

— Vous le connaissez aussi bien que moi : « Bonheur au jeu... »

— « Malheur en femmes, » n'est-ce pas ? Mais je ne suis pas marié, monsieur Hanyvel.

— Il est vrai que vos amis le sont pour vous.

— Le chevalier, qui allait atteindre la porte, se retourna brusquement.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda-t-il avec une sorte de hauteur.

— J'entends tout simplement répéter ce dont tout le monde parle.

— Et de quoi parle tout le monde ?

— Ne faites pas le discret, mon cher ! Chacun sait que M. de Brinwilliers est de vos intimes et que cet excellent marquis possède une femme fort appétissante, laquelle a dû chercher chez vous ce qu'elle ne trouvait pas chez lui. D'ailleurs...

Le financier n'acheva point.

Sainte-Croix, tirant son épée, s'était impétueusement précipité sur lui.

— Que faites-vous ? que faites-vous ? s'écria-t-on de toutes parts.

— Ne le voyez-vous pas ? répondit le chevalier en proie à une colère terrible. Cet homme est un coquin, et, vrai Dieu ! il ne répétera plus ailleurs ses misérables calomnies !

Hanyvel essayait de mettre flamberge au vent : il était plus pâle qu'un cadavre.

Quelques hommes s'efforcèrent de retenir le chevalier et de le désarmer.

Or, ce n'était pas chose aisée.

Les femmes épouvantées s'enfuyaient dans tous les coins.

En ce moment, la porte s'ouvrit ; un laquais de Sainte-Croix parut, et, se jetant à travers les groupes, parvint à se glisser jusqu'à son maître, à l'oreille duquel il lança ces mots :

— On vous attend, monsieur.

Le chevalier avait déjà le bras sur Hanyvel.

Aux paroles de son valet, il fit deux pas en arrière.

La tempête de colère allumée sur son front s'éteignit dans un éclat de rire.

Puis, repoussant son épée au fourreau :

— Allons, monsieur le receveur général du clergé, s'écria-t-il, remettez-vous ! On n'en veut plus à votre peau, et vous êtes si laid quand vous tremblez, que votre peur a effrayé ces dames. Mais surtout rendez grâce à La Chaussée, qui a su m'arrêter à temps ; sans lui, aussi vrai que la marquise de Brinwilliers est la plus honnête des femmes, j'allais vous couper les oreilles.

Il salua ensuite la société avec une grâce altière et sortit.

Hanyval empochoit son argent. Mademoiselle Aurore de Boisrosé, la signorina Marietta Zambolini s'étaient empressées de se présenter pour l'aider dans cette besogne et pour le consoler de sa mésaventure.

Les rixes de cette sorte étaient fréquentes à cette époque, entre gens portant l'épée, dans les endroits publics semblables à l'établissement de La Vienno.

Aussi, après le départ du chevalier, se remit-on généralement au plaisir comme si rien n'était arrivé.

Un des assistants avait paru, bien qu'il ne s'y mêlât aucunement, prendre à cette scène le plus grand et le plus vif intérêt.

On l'appelait Reich de Penautier, et il était trésorier de la bourse des États du Languedoc.

Ami de Hanyvel, il n'avait pas fait un mouvement alors que Sainte-Croix menaçait le financier de son épée.

Accoudé au marbre de la cheminée, sur la blancheur duquel son habit de velours noir, garni de jais, se détachait en silhouette fantastique, il avait tout contemplé d'un regard impassible.

Seulement, quand la querelle s'apaisa presque aussi subitement qu'elle s'était élevée et quand le chevalier rengaina sa rapière, un éclair de dépit sillonna l'œil vague du financier, et ses lèvres minces et pâles s'entr'ouvrirent pour laisser siffler ce seul mot :

— Maladroit !

Sainte-Croix sorti, M. de Penautier demanda son carrosse.

II

UN PÈRE ET UN MARI

À l'heure à peu près où chez La Vienno, le baigneur étuviste, se passait la scène que nous venons d'esquisser, un carrosse sans armoiries, largement drapé, suivant la mode de l'époque, s'arrêtait devant la porte richement sculptée de l'hôtel de Brinwilliers, l'une des plus magnifiques demeures de la rue des Lions Saint-Paul au Marais, le quartier souverainement aristocratique du dix-septième siècle.

Presque aussitôt, et avant que le laquais eût pu abaisser le pesant marchepied du carrosse, trois personnages en descendirent : deux jeunes hommes et un vieillard.

Le vieillard, mis à la mode d'il y a cent ans, était M. Dreux d'Aubray, lieutenant civil, ancien conseiller de la reine Anne, au temps de la Fronde, père de la marquise de Brinwilliers ; les deux jeunes gens étaient ses fils.

Tous trois tinrent un instant conseil sous l'abri de la portecochère ; puis, au bout de quelques minutes, firent un signe au cocher, qui, fouettant ses chevaux, prit au grand trot la direction de la place Royale.

Les deux jeunes gens, relevant le collet de leurs manteaux et abaissant leurs larges feutres sur leur visage, furent se poster à quelque distance dans l'embrasure d'un mur en retrait.

Pour M. d'Aubray, il souleva le lourd marteau de la porte, qui retomba bruyamment, éveillant les échos de la rue déserte.

La porte tourna sur ses gonds avec un grand bruit de ferrures.

Le suisse s'inclina profondément en reconnaissant le père de la marquise, et sur son ordre, un laquais, armé de deux flambeaux, précéda à reculons le lieutenant civil dans l'escalier qui conduisait aux appartements de M. de Brinwilliers.

C'était un fort honnête homme que le marquis de Brinwilliers, mestre-de-camp au régiment de Normandie. La guerre ne

lui laissant que peu de loisirs ; il les mettait largement à profit, et passait, dans le monde joyeux des officiers et des dames faciles pour un beau joueur et un amant magnifique.

À gagner cette réputation, il avait perdu sa fortune, ou à peu près ; mais il s'en souciait médiocrement et se sentait la conscience en repos, n'ayant pris soin de mettre à l'abri de ses créanciers la dot de sa femme, avec laquelle il s'était séparé de biens, non pour se faire une réserve, il était trop bon gentilhomme pour avoir cette bourgeoise idée, mais pour ne pas la rendre victime de ses prodigalités.

M. de Brinwilliers avait fort aimé sa femme autrefois, mais le temps avait fort attiédi cette passion.

Il n'en était resté qu'une intimité douce et confiante. Suivant en cela les bonnes traditions, le marquis s'inquiétait fort peu de la conduite de la marquise et lui laissait galamment autant de liberté qu'il en réclamait lui-même.

Ce soir-là, le marquis était étendu dans un vaste fauteuil au coin de la haute cheminée de son cabinet.

Il dormait à demi, ayant soupé fort tard la nuit précédente et joué avec un melheur constant toute la journée. Aussi fut-il désagréablement surpris lorsqu'un laquais, ouvrant timidement la porte, lui annonça M. Dreux d'Aubray.

Mais le marquis était de trop bonne compagnie pour laisser voir son ennui d'être ainsi éveillé. Il se leva avec un empressement joyeux en apparence et courut au-devant de son beau-père.

Après les embrassades et les compliments d'usage :

— Parbleu, monsieur, lui dit-il, vous serait-il arrivé quelque fâcheuse affaire que vous, d'habitude si paisible, vous voici chez moi à cette heure ? J'en serais presque bien aise, afin de me mettre entièrement à votre service, moi et tous les miens.

Le lieutenant civil ne répondit pas tout d'abord. Il s'assit lentement en face du marquis, et, après quelques instants, pendant lesquels il sembla se recueillir :

— Croyez, monsieur, dit-il, qu'il m'en coûte d'avoir à vous entretenir d'une affaire que je considère comme une honte pour ma maison. Je veux vous parler de ma fille.

— De ma femme ?

— Hélas ! oui, et du chevalier de Sainte-Croix.

Le marquis prit l'air piteux d'un homme qui, menacé d'un ennuyeux sermon, voit avec douleur qu'il ne peut l'éviter. Il poussa un long soupir.

— Pour Dieu ! demanda-t-il, qu'a donc fait encore ce pauvre chevalier ?

— Ce qu'il a fait ! répondit M. d'Aubray, tenez, marquis, il n'est pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir, et je vous crois de ceux-là. Le chevalier de Sainte-Croix abuse étrangement de votre amitié, et ma fille, votre femme, est sa complice.

— Vous vous trompez, monsieur.

— J'en suis sûr.

— Mais alors, s'écria le marquis impatienté, que voulez-vous que j'y fasse ! Le chevalier de Sainte-Croix et mon ami, le plus honnête homme du monde. Moi-même, après l'avoir connu à l'armée, j'ai amené dans ma maison et présenté à ma femme. Dans les premiers jours, elle semblait avoir pour lui un éloignement inexplicable ; peu à peu, cependant, elle prit goût à sa conversation, qui est très spirituelle, et ma foi, entre ma femme et mon ami, je me trouvais le plus heureux des hommes.

— C'est-à-dire qu'ils s'entendaient pour vous jouer.

— Vous me l'avez dit, du moins vous m'avez dit que cette amitié faisait scandale, et à mon regret, j'ai fermé ma porte au

chevalier, que je regrette plus que vous ne sauriez croire, n'est-ce donc pas encore assez ?

— Non, il faut encore surveiller votre femme.

— Oh ! monsieur ! si ! me ferez-vous l'injure de me croire jaloux de la marquise ? Sachez que j'ai en elle la confiance la plus absolue.

— Elle vous trompe.

— Permettez-moi de n'en rien croire, je ne crois absolument que ce que je vois.

Le lieutenant civil frappa du poing avec colère le bras de son fauteuil.

— Et si je vous donnais des preuves, dit-il en se levant, si je vous faisais voir...

— Certes, monsieur, vous me causeriez un déplaisir sensible, et ce serait un triste service à me rendre. Mais, et le marquis se mit à rire, je suis, pardieu ! fort rassuré sur ce point.

— Et vous avez tort, répondit M. d'Aubray d'un ton sévère ; vous avez tort, car le père, pour cette fois a fait, le devoir de l'époux, et ces preuves, je puis vous les donner.

— Mais enfin, monsieur, objecta le marquis, admettons un instant que vos suppositions soient vraies, en quoi cela peut-il m'atteindre ? La marquise, dès les premières années de notre mariage, ne m'a-t-elle pas donné des héritiers de mon nom ?

— Eh quoi ! s'écria le lieutenant civil indigné, c'est ainsi que vous comprenez la noblesse des familles et l'honneur des femmes. Oui, je sais ce que vous m'allez dire : vous allez me citer l'exemple des plus nobles familles du royaume, me prouver qu'il est de bon ton de se montrer mari facile, et de fermer les yeux sur les égarements de ces épouses indignes que nous nommons du nom qu'elles méritent. Mais je ne suis pas de la cour, moi, monsieur, et je ne crois pas ma noblesse assez haute pour être au-dessus de la flétrissure. Libre à vous d'abdiquer honteusement les droits sacrés dont vous arment Dieu et les hommes, je saurai revendiquer le droit sacré de mes pères. C'est à vous maintenant à voir si vous voulez me suivre et rejoindre mes fils qui nous attendent à la porte de votre hôtel.

— Quoi ! à cette heure, par ce temps affreux ?

— L'honneur commande, monsieur, l'honneur de deux nobles maisons dont le blason jusqu'ici est resté sans tache. Il faut que ce scandale cesse.

— Soit, je vous suis, dit le marquis, quoique en vérité je ne vois aucunement en quoi cela nous avancera.

Et prenant des mains d'un de ses laquais son épée et son manteau, le marquis de Brinvilliers suivit M. le lieutenant civil.

Lorsque la lourde porte de l'hôtel se fut refermée derrière eux, le lieutenant civil modula un cri particulier, sans doute convenu à l'avance avec ses fils, car les deux jeunes gens, quittant leur poste d'observation, s'approchèrent aussitôt.

— Eh bien ? interrogea M. d'Aubray.

— Rien encore, répondirent les deux jeunes gens.

— Attendons, alors, elle ne saurait tarder,

— Mais enfin, demanda avec impatience le marquis, m'expliquez-vous, monsieur, ce que nous faisons ici ?

— Soit, puisque vous ne voulez rien comprendre, répondit M. d'Aubray d'une voix sourde. Nous attendons ici votre femme qui chaque soir quitte votre hôtel pour venir au rendez-vous de son amant.

— Ah ! dit le marquis, elle sort ainsi tous les soirs ; ma foi ! je ne m'en doutais pas.

— Nous allons la suivre, continua le lieutenant civil ; avec

nous, vous surprendrez les deux coupables, et alors, vous ne douterez plus.

— Attendons donc, dit avec découragement le marquis.

— Mais, pour cela, ne restons pas ici, objecta un des jeunes gens, nous ne pourrions la voir, car c'est par la porte de la jardinière qu'elle sort chaque soir.

— Ah ! elle connaît la petite porte, dit le marquis, et moi qui croyais en avoir seul la clef. Mais savez-vous que c'est fort gracieux de sa part, de prendre de semblables précautions, car enfin, elle pourrait fort bien sortir par la grande porte de l'hôtel.

— Oh ! rassurez-vous, répondit M. d'Aubray, ce n'est pas de nous que votre femme se cache, elle nous connaît trop pour cela.

Et les quatre hommes, traversant la rue avec précaution, disparurent bientôt dans l'enfoncement où les deux fils du lieutenant civil avaient attendu leur père pendant sa conversation avec le marquis.

M. de La Roynie n'avait pas encore allumé dans Paris les premières lanternes, et la lune, seule chargée de l'éclairage de la grande ville, remplissait on ne peut plus mal son emploi ce soir-là.

La nuit était effroyablement épaisse, et il tombait une de ces pluies fines et serrées qui, de tout temps, semblent avoir été un des privilèges de la capitale de notre beau pays.

Cependant, de l'endroit où ils étaient placés, les quatre veillards pouvaient, très distinctement, apercevoir la porte de l'hôtel vaguement éclairée par une lampe.

(A CONTINUER.)

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

INFORMATIONS.

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un 1/2 cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage, inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRÉ à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans la but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

LES EDITEURS.

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1088, B. de St. Montréal.

4, Rue St. Jacques.